

LE JOURNAL DES ENFANTS



HISTOIRES
RECITS
CONTES
LEGENDES

PARAISSANT

le 1^{er} de chaque mois

12 FR. PAR AN

MODES
GRAVURES
PATRONS
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION

PARIS, 9, RUE VILLEDO-RICHELIEU

EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

MODES

Pour le printemps on habille les petites filles en tissu vigogne; en cachemire d'Ecosse et des Indes; en popeline Ecossaise et unie relevée par des lisérés ou des biais de faille et une quantité de jolis boutons d'acier ou de nacre avec incrustation.

Pour l'été, ce seront les jolies percales d'Alsace; les armures à rayures fines et à petits dessins Pompadour; — les batistes unies et à fleurettes qui seront choisies; — La robe Princesse coupée au dos par un plastron et ouverte devant sur un gilet; les costumes en laine avec revers et ornements en soie d'une autre nuance, les robes en toile écrue lisérées de bleu; les fourreaux coupés à mi corps par une ceinture écharpe molle ou tendue.

GRAVURE COLORIEE

N° 1. — Bébé en robe longue. — Cette robe est garnie au bas d'un volant brodé à l'anglaise, surmonté d'une ruche à la vieille; casaque large en piqué brodée de soutache; capeline en piqué garnie de deux ruches et nœud au-dessus.

N° 2. — Petit garçon de deux ans. — Robe anglaise en toile boutonnée tout du long devant, petite jupe plissée, rapportée au bas du dos; ceinture à deux pans; broderie partout; la robe est décolletée en rond, festonnée au bord, se détachant sur un plissé de mousseline comme celui de la manche; nœud de satin sur les épaules; le chapeau, rond doublé et bordé de surah, est couvert de plumes.

N° 3. — Petite fille de cinq ans. — Paletot redingote en foulard double, liséré et orné de boutons assortis, plissé au bas; col châle échanuré à l'épaule, ouvert sur une chemisette de mousseline. Chapeau de paille relevé d'un côté, garni de velours et de pavots.

N° 4. — Petite fille de 4 ans. — Robe anglaise en batiste, coupé d'entre-deux, broderie anglaise, encadrés d'un petit plissé, et garnie au bas d'un volant brodé; elle est décolletée rond encadrée d'un entre-deux et d'une bande froncée; la chemisette en batiste plissée est coupée par un entre-deux au plumetis et garnie au cou d'une ruche. Le patron de cette robe est sur la feuille des modèles. Chapeau en paille relevé devant par un nœud, plume couché sur la calotte, petit bas à jours.

N° 5. — Fillette de 12 ans. — Jupe plissée, tunique bordée d'un biais soulevée devant retenue par un nœud, drapée en panier sur la hanche et chiffonnée coquettement derrière; corsage l'aneuse ouvert carré sur une chemisette plissée en surah; col droit et ruche de crêpe lisse au cou; manche garnie d'un parement et plissé au bord; voir la feuille des patrons; chapeau en paille anglaise; ruches et brides en satin nouées à la nuque.

N° 6. — Petit enfant de deux à trois ans. — Devant du costume représenté sur le n° 2. — Pour le patron voir la feuille des modèles.

GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

N° 1 et 5. — Costume de fillette. — Etoffe légère. Jupe garnie de plissés bordés de guipure; tunique plissée des côtés avec pan carré derrière.

N° 2. — Petit enfant de 1 à 2 ans. — Robe à taille longue, avec jupe froncée tout autour; elle

est brodée à l'anglaise et posée sur un dessous en couleur.

N° 3. — Robe en toile écrue pour petite fille. — Le devant est garni d'une broderie dessinant un plastron. Le dos, boutonné, est garni d'un large pli creux. Grand col pareil à la robe.

N° 4. — Petit enfant. — Robe blanche plissée devant et derrière. Le bas est entouré d'une bande en biais, plissée et festonnée sur les bords; deux rangs de plissés et de festons au bord de la robe.

FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

N° 1, 2 et 3. — Patron de la robe de bébé, représentée sur les figures 2 et 6 de la gravure colorisée. — Cette robe est décolletée, avec manches courtes. Le devant, Princesse, est boutonné jusqu'en bas. Le dos n'a qu'une seule couture dans le milieu; il se complète par une petite jupe plissée sous une ceinture-patte.

N° 4 à 6. — Costume de petite fille correspondant à la quatrième figure de la gravure colorisée. — Les entre-deux, en guipure, se posent sur des biais d'étoffe pour simuler des plis, et se disposent ensuite sur le devant et le dos du costume; ou bien, on plisse l'étoffe avant de tailler le costume, et les entre-deux se disposent sur les plis.

N° 7 à 9. — Corsage de fillette pour la cinquième figure de la gravure. — Le devant est ouvert carrément sur un plissé; il ajuste avec deux pinces. Le dos a des petits côtés ronds et une couture cintrée dans le milieu. La manche est de la forme dite à coude et de coupe ordinaire.

N° 10. — Dessin pour petit tapis, ou dessus d'étagère. — La broderie se fait au passé, et les couleurs se combinent de diverses façons, suivant l'usage auquel le tapis est destiné.

N° 11 à 14. — Bavoir soutaché et brodé. — Il est à ceinture avec nœud à pans.

N° 15. — Autre modèle de bavoir, même broderie. — Sa forme est simple; il boutonne sur chaque épaule en manière de petites manches.

N° 16 et 17. — Guimpe pour enfant du premier âge. — Elle se fait d'une seule pièce. Le haut est garni d'une petite broderie cousue sous un biais orné d'un point anglais ou point feston large. La manche légèrement froncée aux entournures, est resserrée du bas dans un poignet rappelant le haut de la guimpe.

N° 18 à 20. — Blouse cache-maillot pour petit enfant. — Elle se fait en brillanté et se compose d'une jupe longue boutonnée derrière. Une ceinture attachée derrière maintient les plis.

N° 21. — Essuie-plumes, composé de trois ronds de drap découpés en pointes et brodés de soie; chaque rang de festons doit être d'une couleur différente. On place en dessous de ces ronds plusieurs rangs de drap pour essuyer les plumes; au milieu, un gros bouton sert pour le tenir.

N° 22. — Autre modèle d'essuie-plumes. — Les initiales se brodent au milieu; l'intérieur se garnit aussi de plusieurs ronds de drap, dont le bord est découpé en dents pointues.

Les personnes qui désireraient d'autres patrons, en dehors de ceux envoyés par le journal, auront à nous envoyer 1 fr.50 pour chaque modèle demandé.

JOURNAL DES ENFANTS

VOYAGES ET AVENTURES

AU

PAYS DES BÊTES

Cocambo entama la conversation, qui fut à peu près la même que celle que j'avais eue avec le digne Castorinus.

Je lui fis une description de mon pays et de ses habitants, et je terminai par la relation de mes voyages et aventures ; mais quand j'arrivai à manifester mon opinion sur le Grand Kokorico...

— Ne me parlez pas de ces Coqs et de leur roi, s'écria-t-il avec animation, ces scélérats!... je les tuerais tous sans pitié, jusqu'au dernier!

— Pourquoi cela, sire? fis-je avec étonnement.

— Pourquoi? je vais vous le dire, reprit le roi Cocambo.

« Les coqs sont cause que nous sommes poilus, tandis que nous devrions être aussi rasés et aussi blancs que les autres hommes... et en voici la raison :

« Quand le grand chef s'est mis à créer les hommes il n'avait pour achever sa besogne qu'une seule journée et une seule nuit, c'est-à-dire vingt-quatre heures. Le soir arrive, il passe en revue son travail. Il en était assez content quant à la façon, mais le poil velu ne le satisfaisait pas ; il avait fait tous les hommes de cette manière ! L'idée lui vint alors de les raser, et il se remit à l'œuvre. La moitié seulement était convenablement arrangée, quand trois heures sonnèrent ; la nuit allait finir. Un misérable coq chanta trop tôt ! Et voilà le grand chef forcé de laisser la moitié des hommes sans être rasée !

« Cette moitié, c'était nous qui n'étions

pas achevés ! Ce scélérat de Kokorico était cause de ce malheur..., ne pouvait-il pas attendre que le grand chef eût terminé sa besogne ?

« Tout notre malheur vient de là ; nous ne sommes pas finis... nous, les hommes primitifs, et vis-à-vis des autres hommes nous ne sommes plus que des singes !... »

Cette façon de résoudre l'origine des races me stupéfia ;... je me retins, réprimai un sourire d'incrédulité, et me contentai de m'incliner naïvement devant le jeune roi Cocambo, tout en songeant, à part moi, à la chance que j'avais d'être le descendant d'un *Magnus*, rasé par le grand chef.

Pendant mon récit, que Cocambo avait écouté avec beaucoup d'attention, l'orang-outang s'était tenu couché sur les nattes et regardait son maître avec une tendresse qui m'étonnait, et dont, à voir sa mine rébarbative, on ne l'eût certes pas jugé capable. Le roi crut que cette scène de sentiment m'avait ému, aussi s'empressa-t-il de me dire :

« Vous me trouvez bien jeune pour gouverner un peuple si turbulent que le mien, mais c'est la fatalité qui en est cause!... Mon grand père étant mort de vieillesse, mon père lui succéda, mais il fût tué quelque temps après dans un combat contre notre terrible ennemi, le plus monstrueux des serpents, et me laissa ainsi privé bien jeune de son appui.

« A douze ans, je me trouvai donc à la tête de ma nation, dernier rejeton d'un nom illustre et respecté, et que j'ai, malgré ma jeunesse, soutenu avec honneur, grâce à mon conseiller fidèle et dévoué, à mon ami Congo ici présent, qui prend sur lui la plus lourde tâche de mon gouverne-

ment et maintient surtout le bon ordre, grâce à son énergie et à sa force extraordinaire.

En achevant ces paroles, le roi tendit amicalement sa royale main à Congo, qui se leva lestement et la saisit avec joie, en faisant claquer bruyamment ses longues dents blanches.

Ce que voyant, je jugeai à propos de me tenir en bons termes avec ce terrible fonctionnaire et je lui tendis aussi ma main, qu'il serra de façon à m'en briser les os ; — c'était sa manière à lui de témoigner son amitié.

Tout allait donc pour le mieux ; Cocambo mit son appartement, je devrais dire son palais, à ma disposition ; mais je m'empressai de décliner cet honneur, en faisant comprendre à Sa Majesté que la nature ne m'avait pas doué d'assez d'agilité pour habiter de telles demeures aériennes, et je la priai de m'autoriser à construire une hutte au pied d'un des arbres voisins. — De la sorte, ajoutai-je, je serai toujours auprès de Sa Majesté et à ses ordres au moindre signe.

— Je vous sais gré de votre dévouement pour moi, me répondit le roi ; mais, en voulant habiter à terre, vous n'avez pas réfléchi au danger auquel vous vous exposez de la part de notre ennemi le féroce serpent.

— En effet, Sire, je n'y avais pas songé, mais c'est une raison de plus pour moi d'insister sur ma demande, car, j'en fais le serment, je vous aurai avant peu délivré de votre ennemi, à la seule condition qu'on me laissât mon entière liberté.

A ces mots, le roi se livra à la joie la plus vive ; il me pressa dans ses bras, m'embrassa et me jura que, si je rendais un pareil service à son peuple, il m'en conserverait non-seulement une éternelle reconnaissance, mais encore que je pour-

rais disposer à mon gré de tout ce qui me conviendrait dans son royaume.

Ainsi rassuré sur les intentions de Cocambo et de son ministre Congo, je me disposais à prendre congé d'eux, lorsque je me rappelai tout à coup la disparition de mon carnier, et je priai alors Congo de vouloir bien envoyer à sa recherche. A peine avais-je manifesté ce désir que le brave orang-outang était descendu à terre, et envoyait sa police dans toutes les directions pour rattraper mon voleur.

Resté seul avec le roi, nous renouâmes la conversation et il m'apprit que les singes à bosse, de la race de mon filou, remplissaient dans son royaume le métier de portefaix, et que, parmi ses sujets, ils passaient à juste titre pour être les plus enclins au vol.

D'après ce renseignement, je me voyais déjà frustré pour toujours d'objets très-précieux pour moi, lorsque j'entendis une grande rumeur suivie de cris plaintifs ; je regardai à travers le feuillage et je reconnus mon voleur, à qui Congo faisait administrer la bastonnade ; puis, à mon grand plaisir, j'aperçus mon carnier qui, mollement couché sur l'herbe, me parut être parfaitement intact. Cette vue me rendit ma bonne humeur et je suppliai Cocambo de faire cesser le supplice du pauvre bossu.

Le roi me parut visiblement ému de ce trait d'humanité, et, ayant fait un signe, le malheureux bossu fut relâché immédiatement, puis Congo remonta vers son maître et me rapporta mon précieux carnier.

Quelques minutes après, je prenais congé du roi Cocambo et de son ministre et je redescendais à terre au moyen de mon échelle vivante, qui était restée en place et sans bouger pendant toute la durée de la réception royale.

VIII

Mon premier soin fut de me construire une cabane. Congo avait, pour m'aider, mis vingt indigènes à ma disposition, et en quelques minutes, tant ce peuple est prompt à casser et à briser, ils m'eurent apporté dix fois plus de branches et de lianes qu'il ne m'en fallait. Quelques heures après, mon habitation était construite ; elle était assez spacieuse pour contenir six personnes à l'aise. Je fis aux alentours une ample provision de mousse et d'herbes, tant pour boucher et tapisser mon palais que pour me faire un moelleux lit de repos ; puis, ayant rangé mes bagages et mes armes, je témoignai à Congo, qui avait présidé à cette organisation avec une vive curiosité, le désir de faire une excursion dans la forêt.

A ces mots, Congo se mit de suite à ma disposition pour me servir de guide, mais je l'en remerciai en lui disant que je préférerais être seul, ce dont il ne me parut pas trop fâché, car la crainte de rencontrer le serpent lui causait une frayeur qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Je me contentai de lui demander quelques renseignements sur les endroits fréquentés plus particulièrement par ce terrible ennemi, puis je me risquai dans la forêt, l'œil au guet, l'arme au poing, marchant prudemment, évitant les broussailles et les hautes herbes, dans la crainte d'une surprise.

Je ne voulus pas, pour ma première excursion, m'aventurer trop avant. Mon intention, en parcourant la forêt, était de m'assurer des vivres sur lesquels je pourrais compter à l'avenir. Je rentrai donc dans ma cabane ; mais le lendemain, dès le matin, je me risquai plus avant dans la forêt et, après avoir marché assez longtemps, j'arrivai à un endroit où abondaient de beaux arbres s'élevant à une hauteur de quinze à vingt mètres, et dont les racines

rampantes couvraient la surface du sol. J'aperçus alors une douzaine d'insulaires qui, armés de pierres pointues et aiguës, pratiquaient de nombreuses incisions aux troncs de ces arbres, et buvaient la liqueur blanchâtre qui en découlait.

Je me cachai et examinai cet arbre que je reconnus pour être le curieux végétal connu sous le nom d'*Arbre à la vache*... et, de son vrai nom, le *Galactodendron*.

Quand mes singes furent repus, ils quittèrent la place et je fis à mon tour, à l'aide de mon couteau, une large incision d'où jaillit un liquide blanc visqueux, sucré, d'une saveur très-agréable et beaucoup plus consistant que le lait, car, déposé à l'air, il s'aigrissait et laissait se former un volumineux *coagulum* qui faisait un délicieux fromage.

L'usage constant de ce breuvage est très-sain et fait beaucoup engraisser ceux qui en font usage, comme je m'en étais assuré dans mon précédent voyage, en voyant les Indiens et les nègres *traire* le lait de l'*Arbre à la vache* dans des calebasses ; les uns le buvant sur place, les autres le portant à leurs femmes et à leurs enfants, qui y trempaient leur galette de cassave ou de maïs avec une avidité qui me prouvait que non-seulement ce lait végétal était un régal pour eux, mais encore qu'il était très-sain et très-nourrissant, puisque tous avaient bonne mine. Et je vous assure que pendant le temps que je bus de ce lait comme principale nourriture, ma santé délabrée par toutes sortes de privations et de fatigues s'était sensiblement améliorée. J'étais donc bien heureux de ma découverte.

Mais ma joie fut de courte durée, car dans ce triste pays, à part le lait de l'*Arbre à la vache*, qui devait m'être d'un si grand secours, et les cocos qui s'y trouvaient en quantité considérable et qui constituaient la principale nourriture des naturels, je ne

rencontrai que quelques arbres fruitiers, pillés et brisés. Je jugeai par là du caractère de ces insulaires qui, sans songer au lendemain, gaspillaient ces fruits même avant leur maturité. Je rentrai donc, découragé et bien résolu à ne pas faire un long séjour dans ce pays, où je courais le risque de mourir de faim.

A mon retour, je trouvai Cocambo et son ministre installés dans ma cabane ; je leur fis part de mon désenchantement et de ma résolution de quitter le pays. Alors le roi employa tous les moyens de persuasion pour me détourner de mon projet, et il me fit apporter une quantité de cocos des plus beaux et des plus frais, provenant de ses provisions particulières ; il y fit ajouter des fruits succulents, des noisettes, ainsi qu'une espèce de pomme inconnue en Europe et qui est très-grosse et très-nutritive, puis du lait végétal dans des noix de coco.

A la vue de ces bienheureuses provisions, je jugeai que j'en avais au moins pour quinze jours, et cette réflexion m'ayant fait reparaitre le sourire sur les lèvres, je remerciai Sa Majesté Cocambo avec effusion et, lui ayant renouvelé le serment de le débarrasser du fameux serpent, nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Le lendemain matin, après une nuit des plus calmes, je me levai et fis l'inspection de mes armes, que je retrouvai en parfait état ; puis, mon fusil sur l'épaule, mes pistolets dans la ceinture et mon poignard bien affilé, je partis pendant que tout reposait encore dans l'île des Singes. Je me dirigeai vers un étang que Congo m'avait indiqué comme étant souvent fréquenté par le serpent ; mais ce fut en vain, car malgré plusieurs heures d'attente je ne le vis point apparaître.

Le lendemain se passa comme la veille, et je commençais à douter de la véracité

des paroles de Cocambo, lorsque le troisième jour, étant à l'affût derrière un buisson d'où je pouvais voir l'étang sans être vu, j'entendis tout à coup un sifflement aigu, puis j'aperçus l'eau s'agiter et la tête du serpent apparaître à travers les roseaux.

Ce monstre n'était autre qu'un *Boa devin* ou *boa constrictor* (boa constrictor), de l'espèce des serpents de grande taille, dont les écailles transversales qui forment le dessous du ventre sont composées d'une seule pièce. Ce boa possède une force redoutable, et atteint jusqu'à huit mètres de longueur ; celui dont je vous parle arrivait au moins à ce chiffre ! Bientôt le reptile s'élança comme une flèche dans la direction du buisson derrière lequel j'étais abrité.

Le fusil à la main et prêt à faire feu, je regardais fixement le boa, en attendant l'occasion favorable de tirer, quand tout à coup je le vis disparaître dans un sentier ; et presque aussitôt un petit cri de détresse se fit entendre. J'aperçus alors le monstre se jeter sur un être que je ne pus définir de loin, puis l'enlacer de ses anneaux et le rouler à terre.

Je tirai un premier coup de feu qui ne produisit pas d'effet parce que la balle avait glissé sur les écailles ; mais, au second coup, la queue s'agita violemment, le corps se détendit et lâcha sa victime ; le serpent me parût mort. Cependant, ne me fiant pas à l'apparence, je rechargeai mon fusil et m'approchai. Je vis alors que le monstre remuait encore ; aussitôt, sans perdre de temps, je lui envoyai deux autres balles en plein sur la tête, et, cette fois, une dernière convulsion me convainquit qu'il était bien mort.

Je m'empressai alors de porter secours à la malheureuse victime ; elle gisait à terre et complètement évanouie. Je lui sou-

levai doucement la tête et vis que c'était une jeune guenon (ne pas confondre avec ce genre de singes de l'ancien continent, vraies GUENUCHES, qui ont une longue queue et qui sont laides et rabougries). — La pauvre petite dont je parle était de l'espèce des *chimpanzés* et d'une beauté remarquable : aussi, me rappelant que ces charmants petits singes jouissent d'une réputation toute particulière de gentillesse et de douceur, je la pris dans mes bras et regagnai rapidement ma cabane, où je me mis en devoir de lui prodiguer les secours nécessaires.

Sur ces entrefaites Congo entra, et, à la vue du chimpanzé évanoui à mes pieds, il poussa des cris épouvantables qui attirèrent une grande partie de la population, et le roi tout le premier, qui, à ma grande surprise se jeta à genoux près de la jeune évanouie, étouffant de petits cris plaintifs et répandant d'abondantes larmes. Devant une douleur si poignante, je ne doutai pas être en présence d'une des premières notabilités de l'île des Singes.

J'étais dans une position très-critique, car ces maudits singes, qui ne pouvaient rien comprendre à ce malheur, me regardaient comme le meurtrier de la charmante petite guenon, et s'apprêtaient à me faire un mauvais parti, lorsque, grâce à mes soins, et fort heureusement pour moi, elle rouvrit les yeux, à l'immense joie de tous les assistants. J'en conclus que ma vive attaque contre le serpent n'avait laissé à ce reptile, non-seulement le temps d'étouffer sa victime, mais même le pouvoir de la blesser grièvement, et que son évanouissement n'était dû qu'à la frayeur, puisqu'elle avait pu reconnaître son libérateur, et la preuve, c'est qu'à peine eût-elle repris ses sens, que ses doux yeux se fixèrent sur moi avec un sentiment de profonde reconnaissance et qu'elle me tendit

sa charmante petite main que je baisai avec respect.

A cette marque affectueuse, ce fut un cri de joie unanime ! Le roi et les siens revinrent de leur erreur sur mon compte, me comblèrent de caresses beaucoup trop touchantes ; l'orang-outang Congo seul restait froid au milieu de cet enthousiasme, ce qui ne laissa pas que de me donner à réfléchir. Quant à la jeune chimpanzé, chacun l'accablait de questions si nombreuses qu'il lui était impossible d'y répondre. Cocambo, les yeux pleins de larmes d'attendrissement et de joie, jouissait du retour à la vie de celle qu'il croyait avoir perdue pour toujours. Mais ce fut bien pis quand, l'enthousiasme un peu calmé, la jeune chimpanzé se mit à raconter au roi l'accident qui avait failli lui coûter la vie, et la bravoure avec laquelle j'avais attaqué et tué le terrible serpent, l'ennemi de sa race...

Il me serait impossible de vous dépeindre le vacarme, les cris et les mille folies auxquels se livrèrent les singes en apprenant la mort de ce dangereux voisin ; tous me suppliaient de les conduire à l'endroit où ce combat avait eu lieu, pour jouir de la vue de cet ennemi vaincu.

Congo semblait revenu de sa mauvaise humeur ; il était le plus impatient ; il lui tardait de s'assurer par lui-même que le pays était débarrassé de cet hôte incommode. Alors je fis placer les singes sur deux rangs, ce qui n'était pas chose facile, et, me mettant à leur tête, je donnai le signal du départ.

Congo, l'orang-outang, marchait à mes côtés ; sa joie le rendait si communicatif que, tout en parlant du serpent et de sa victime, il m'apprit que cette dernière se nommait Eutoka, et qu'elle était la fiancée du roi...

— Comment ! m'écriai-je, cette char-

mante personne, que j'ai sauvée d'une mort épouvantable, serait la fiancée du roi Cocambo ?

— Oui, reprit Congo avec dépit, Eutoka est la fiancée du roi, et les fêtes du mariage doivent avoir lieu très-prochainement ; mais, ajouta-t-il tout bas, gardez ce secret que je n'aurais pas dû vous confier, car le roi serait peut-être mécontent de mon indiscretion.

La conversation en resta là. Nous entrions dans le sentier au bout duquel j'avais tué le boa. Nous aperçûmes bientôt l'énorme reptile couché tout de son long et dans l'état où je l'avais laissé quelques heures auparavant. A la vue de ce monstre, les singes eurent un premier mouvement de terreur, car, quoique bien mort pour moi, il conservait malgré cela un air si farouche qu'il leur était bien permis de le craindre encore.

Alors, pour dissiper leurs doutes, je chargeai mon fusil et, avançant de quelques pas, je lui logeai une balle dans la tête ; le serpent ne bougea pas, mais le bruit de cette décharge mit tous mes singes en fuite, et ce ne fut pas sans rire que je les vis grimper à qui mieux mieux dans les arbres. Le terrible Congo avait, tout le premier, donné bravement l'exemple.

Ces pauvres singes me regardaient avec une terreur indicible, et je crois qu'en ce moment ils avaient plus peur de moi que du boa. Voyant leur méfiance, j'appelai Congo et l'assurai que son ennemi était bien mort, et pour l'en convaincre, je frappai le reptile à plusieurs reprises avec la crosse de mon fusil. L'orang-outang ouvrait de grands yeux, et j'en profitai pour lui faire honte de la peur qu'il manifestait aux yeux de tout un peuple, auquel il devait donner l'exemple de la bravoure.

Ces paroles produisirent l'effet que j'en

attendais. Congo descendit promptement de l'arbre sur lequel il s'était réfugié, et vint à moi avec confiance, en gesticulant et manifestant sa joie par des cris aigus, ce que s'empressèrent d'imiter les autres singes qui se mirent tous à danser en rond autour de leur ennemi vaincu, en lui faisant mille grimaces.

Enfin, abasourdi par ce tapage infernal et voulant y mettre fin, je priai Congo de me choisir cent singes parmi les plus forts, pour m'aider à traîner le serpent devant le roi, que par cette vue je voulais rassurer complètement. Congo, accédant à ma demande, s'empressa de casser une solide baguette, puis, tapant à tour de bras sur ses compatriotes habitués à ce régime, il eut bientôt rétabli l'ordre. Alors, me faisant aider par les singes que Congo avait mis à ma disposition, je tressai une longue et solide corde avec des lianes très-flexibles, puis, l'ayant attachée autour du cou du boa, j'y attelai mes singes, et au signal donné, le monstre fut entraîné avec rapidité, au milieu des cris de joie de la multitude qui nous escortait, en faisant mille gambades et en criant de telle façon, qu'arrivé à ma cabane j'y trouvai le roi qui, attiré par les clameurs de ses sujets, s'appêtait à venir au-devant de moi avec sa fiancée.

Je ne vous décrirai pas la joie de Cocambo en contemplant le cadavre de son ennemi. Il me sauta au cou, me fit mille caresses, m'assurant qu'il n'aurait jamais de meilleur ami que moi, à qui il devait plus que la vie, puisque je lui avais conservé l'existence précieuse de sa fiancée. A cet aveu je feignis la plus grande surprise, et cela au grand contentement de Congo.

Le serpent resta exposé une grande partie de la journée, afin que chacun pût se convaincre qu'il était bien mort, puis je

le fis traîner jusqu'à un groupe de rochers d'où tombait, en cascades torrentielles, une large nappe d'eau qui, serpentant à travers la forêt, allait se jeter dans la mer. Là, devant le peuple assemblé, je fis, à l'aide de forts morceaux de bois, en guise de leviers, rouler le boa dans le torrent qui l'emporta rapidement jusqu'à la mer, où il disparût bientôt à nos yeux, ballotté par les vagues, comme un navire démâté.

Cette cérémonie terminée, nous reconduisîmes Eutoka à son palais, qui n'était autre qu'un arbre, renfermant un petit appartement comme celui où le roi Cocambo m'avait donné audience quelques jours auparavant, et qu'elle habitait avec sa mère, veuve d'un ancien chef puissant. Arrivés à cette demeure, nous fîmes nos adieux à la petite princesse Eutoka qui, après m'avoir chaleureusement remercié, nous quitta en grimpant après l'arbre avec une agilité merveilleuse.

Alors chacun regagna son logis, et, quelques minutes après, on n'entendait plus dans l'île que les aboiements des singes hurleurs et les cris discordants de quelques maraudeurs retardataires.

Je me jetai sur mon lit de feuilles sèches, mais ce fut en vain que cherchai le sommeil; mille pensées tristes m'agitaient. Je comparais ma riante et charmante île paisible, à cette désolante île des Singes, où je ne rencontrais que gaspillage, désordre, incurie, et même de la méchanceté de la part de ses turbulents habitants. Enfin de réflexions en réflexions, j'en arrivai à un violent désir de profiter de la première occasion pour quitter cette île maudite.

Le lendemain je partis au petit jour pour parcourir la forêt.

Ma promenade matinale fut couronnée d'un certain succès car, tout en marchant à l'aventure, je me trouvai devant un champ de roseaux, presque entièrement

dévasté. L'idée me vint de couper un de ces roseaux pour m'en faire une canne, mais quel ne fût pas mon étonnement, lorsque je me sentis les mains toutes gluantes... j'examinai mon roseau ou plutôt mon bambou, qui rendait un jus épais; je goutai ce jus et je reconnus avec joie que c'était celui de la canne à sucre. Je m'empressai d'en couper une certaine quantité que j'emportai précieusement dans ma cabane, assuré que j'étais de me faire désormais une excellente et salubre boisson.

Quelques jours après je découvris plusieurs figuiers, mais dont les fruits étaient pour la plupart lacérés et gaspillés; je parvins cependant à en recueillir quelques douzaines. Mais la découverte qui me fut certainement la plus agréable, ce fût celle du Karatas, dont les larges feuilles peuvent servir à faire du fil, tandis que la moëlle qui se trouve dans sa tige donne un excellent amadou.

Mais, malgré ces quelques améliorations je n'en conservai pas moins le plus ardent désir de quitter cette île sauvage et ses méchants habitants. Il est bien entendu que je faisais une exception en faveur du roi Cocambo et de sa gentille fiancée. Quant à Congo l'orang-outang, je n'éprouvais plus pour lui la même sympathie... Était-ce un pressentiment?

A mon réveil je vis, à ma grande surprise une trentaine de singes de haute taille qui, couchés autour de ma cabane, semblaient la cerner de tous côtés. Je voulus passer; ils se levèrent comme mus par un seul ressort, et Congo parut. Il était accompagné d'un jeune magot à l'air méchant et rusé.

Cessinges qui tiennent de l'orang-outang, quoique beaucoup plus petits, ont acquis une certaine célébrité grâce à leur prétendue ressemblance avec l'homme. Ils ont en effet la face nue; mais leur corps ramassé,

leurs membres postérieurs raccourcis comparativement aux bras, enfin leur face prolongée en une sorte de museau et dépourvue de front lorsque l'animal est adulte, comme l'était celui dont je parle en ce moment, impriment à leur extérieur tous les traits de la bestialité et de la méchanceté. En me voyant, Congo me lança un regard où perçaient la haine et la jalousie. Il me prévint que le roi m'ayant fait l'insigne honneur de me nommer chevalier de la reine, il avait cru devoir, lui Congo, en sa qualité de ministre du roi, me donner une garde d'honneur qui serait à mes ordres jusqu'à la fin des fêtes du mariage; puis il me présenta son jeune compagnon, auquel il enjoignit l'ordre de se tenir jour et nuit à ma disposition.

Plus de doute! J'étais prisonnier, non du roi, mais de son ministre, le même qui me témoignait quelques jours auparavant une si grande amitié. Je fis contre fortune bon cœur et le remerciai de l'honneur qu'il voulait bien me faire, persuadé, lui dis-je, qu'il ne m'était rendu que comme libérateur de la princesse Eutoka. Puis je voulus le persuader que je n'avais nul besoin des services de son compagnon; mais, sans avoir égard à mon observation, Congo avait déjà tourné les talons, et mon valet de chambre improvisé s'était glissé au fond de la cabane, furetant, fouillant et examinant tout ce qui lui tombait sous la main.

Quoique contrarié, je le regardais faire avec une certaine gaieté, mais, en le voyant gaspiller et bousculer toutes ces choses qui m'étaient si utiles, l'impatience me prit et je voulus mettre mon singe à la porte; alors le malencontreux animal me montra les dents, en criant d'une telle force que ses cris attirèrent les autres singes qui composaient ma soi-disant garde d'honneur.

Fort heureusement que le roi entra sur

ces entrefaites. Je me plaignis amèrement à lui des tracasseries que me suscitait Congo, en m'imposant une garde d'honneur qui n'était à mes yeux qu'un ramassis d'espions, et surtout de mauvais garnements de magots qu'il avait placés près de moi en qualité de domestiques. Alors je suppliai Cocambo de leur signifier très-sévèrement que je n'étais nullement leur prisonnier, et de leur donner l'ordre formel de me laisser sortir et rentrer comme bon me semblerait. Cocambo se rendit de la meilleure grâce du monde à mon désir et, sur son ordre, mes gardes laissèrent le passage libre devant ma porte et je sortis avec le roi, dans l'intention de lui faire part de mes craintes au sujet de Congo.

Cocambo me parut très affligé de mes soupçons; il présentait que je lui demandais l'autorisation de quitter l'île et j'en profitai pour l'assurer de mon dévouement à sa personne, quoi qu'il m'arrivât. Il m'engagea à patienter jusqu'après son mariage, et me promit de faire de vifs reproches à son ministre; puis nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde, après toutefois qu'il eût ordonné de nouveau aux gardes de me laisser libre.

Rentré dans ma cabane, je ne puis contenir ma colère à la vue du maudit magot qui, après avoir semé sur le sol tous les objets tombés sous sa main, s'était mis tout tranquillement à manger et gaspiller mes plus beaux fruits.

Je pris mon pillard par les épaules, et je m'apprêtais à lui faire un mauvais parti; mais ayant réfléchi que ses cris allaient encore m'attirer toute la gent piailleuse et méchante qui gardait ma porte, je le lâchai aussitôt et n'eus plus l'air de m'occuper de lui: une idée lumineuse m'était venue à l'esprit!!!

AUGUSTE WARÉE.

(La suite au prochain numéro.)

LA JOIE DE LA MAISON

Marie et Marinette sont deux sœurs qui s'aiment tant, qu'elles ne pourraient rester une heure sans se voir.

Elles ne se sont jamais séparées, pas plus pour jouer que pour se livrer au travail, quel qu'il soit.

Rien n'était plus charmant que de les voir ensemble ; et leurs parents, qui étaient de riches fermiers, n'avaient pas de plus grand bonheur que d'en rassasier leurs yeux.

Bien que Marinette eût une année de moins que Marie, qui était près d'avoir ses dix ans, les deux fillettes faisaient les mêmes devoirs.

Marinette avait fait les plus grands efforts pour obtenir ce résultat qui lui permettait d'être dans la même classe que sa sœur.

La ferme exploitée par leurs parents était située à l'extrémité d'un gros bourg, à deux cents pas dans les champs, d'où les deux fillettes se rendaient à l'école en traversant toute la commune, sous la conduite d'un gros chien de garde qui, à l'heure convenue, revenait les prendre le soir avec plus de régularité que n'eût fait un domestique ordinaire.

Il y avait peu de temps qu'une dame d'un extérieur distingué, âgée de quarante ans au plus, avait loué une petite maison située au centre du village.

Cette dame, étrangère à la localité, et qui se nommait Madame de Bernay, était venue s'installer là toute seule, sous le prétexte de passer l'été à la campagne, et personne n'avait supposé qu'elle pût avoir un autre motif.

Fort polie avec tout le monde, elle ne s'était liée, tout en y mettant d'abord une grande réserve, qu'avec la famille de son propriétaire.

Les visites qu'elle rendait à la ferme, pour s'approvisionner, avaient beaucoup facilité cette entrée en relations.

Une chose qui lui causait le plus grand plaisir et qu'elle paraissait rechercher avec une certaine persistance, était de se trouver en compagnie de Marie et de Marinette. Il était même visible qu'elle avait une préférence pour la seconde, dont elle avait l'air d'étudier plus particulièrement le caractère et l'esprit, car si les petites filles vivaient dans la meilleure intelligence, elles différaient absolument de caractère et de visage, à ce point que nul n'eût deviné qu'elles étaient sœurs.

Marie, blonde comme un rayon de soleil, représentait la force. Marinette, brune comme un diamant noir, avait la minceur, la souplesse, l'énergie qui caractérise les natures impressionnables.

Madame de Bernay qui avait sans doute fait ces remarques, dit un jour à Madame Roger :

— Vous avez, Madame, deux petites filles également charmantes, mais qui, physiquement, ne se ressemblent en aucune manière.

— C'est vrai, répondit la fermière, mais, vous le savez, il faut prendre les enfants tels que le bon Dieu nous les envoie.

— Et puis, reprit madame de Bernay, il arrive bien souvent que les enfants qui ne ressemblent ni à leur père ni à leur mère, ressemblent à leurs grands parents.

— Cela se voit souvent, répliqua la fermière d'un air indifférent.

Quand la fermière se fut éloignée, madame de Bernay resta quelque temps à la suivre des yeux, puis elle s'éloigna en murmurant.

— C'est bien cela, on ne m'avait pas trompée. Et elle reprit le chemin de sa maison. Quelle préoccupation pouvait ainsi dominer cette femme qui n'avait jamais

paru dans ce pays presque entièrement habité par des cultivateurs, et où personne n'avait encore eu l'idée de venir en villégiature, par cette simple raison que l'endroit était peu plaisant et que les environs ne l'étaient pas davantage.

Le motif n'était pas facile à deviner ; et cependant il était bien réel, et nous allons le connaître bientôt, car c'est par le plus grand des hasards que madame de Bernay arriva à découvrir le village qu'elle cherchait depuis si longtemps.

Marie et Marinette passaient tous les jours, en allant et en revenant de l'école, sous les fenêtres de madame de Bernay qui ne manquait jamais de se trouver sur sa porte pour leur adresser la parole.

— Bonjour, mes enfants, j'espère que vous savez bien vos leçons, leur dit-elle de l'air le plus aimable.

— Oui, Madame, nous les savons très-bien, répondit Marinette.

— Laquelle de vous deux les apprend le plus vite ?

— Oh ! c'est Marinette...

— Marie dit cela, mais il y a des jours où elle les sait mieux que moi.

— Et quels sont ces jours-là ? demanda madame de Bernay.

— Ce sont les jours où Marinette a beaucoup joué et où elle s'endort sur son livre, le soir, après dîner.

— Vous ne jouez donc pas également l'une et l'autre ces jours-là ?...

— Si, Madame, nous jouons toujours ensemble, mais Marinette court et saute deux fois plus que moi, et ça la fatigue davantage.

Sultan, le compagnon dévoué des deux fillettes, avait, pendant ce temps d'arrêt, posé son panier à terre, et s'était assis pour mieux écouter la conversation de ses petites maîtresses.

Madame de Bernay qui voulait à tout événement gagner ses bonnes grâces, lui donna alors un morceau de sucre qu'il avala avec une remarquable docilité.

Il est bien beau, Sultan, fit observer madame de Bernay.

— Et savant, on ne le croirait jamais.

— Oh ! si fait, un chien qui va à l'école tous les jours.

— C'est merveilleux, dit madame de Bernay.

Les deux enfants reprirent le chemin de l'école en compagnie de leur protecteur à quatre pattes.

Madame de Bernay les regarda un moment s'éloigner en se disant :

— Cette petite Marinette ressemble trop à ma pauvre nièce pour être la fille de la fermière.

Le soir même, un personnage attendu se présenta à la porte de la petite maison habitée par madame de Bernay.

Prévenue de la visite, elle ouvrit elle-même la porte et reçut le visiteur avec son tact exquis de savoir-vivre.

— Voulez-vous être assez bon, lui dit-elle, pour passer dans cette arrière-pièce, nous y causerons plus à l'aise.

— Parfaitement, Madame, avait répondu le nouvel arrivant, qui n'était autre que le secrétaire de la mairie.

— Vous avez eu l'extrême obligeance de faire les recherches que je vous avais demandées au sujet de cette enfant ?

— Oui, Madame, j'ai feuilleté les registres de l'état civil.

— Vous êtes certain, d'avoir bien exactement examiné chaque page ?

— Ma certitude est complète à cet égard.

— Il n'y a aucune trace d'une petite fille recueillie pendant la dernière guerre par un passant qui en aurait fait la déclaration à l'autorité municipale ?

— J'étais secrétaire de la mairie à cette époque, et je n'ai aucun souvenir d'un pareil événement — qui m'aurait frappé, — car ces choses-là ne se présentent que fort rarement dans une petite localité.

— C'est singulier, bien singulier !

— Il n'y a pas même à cette date une seule déclaration de naissance.

— Quoi ! pas une seule ? les enfants des époux Roger doivent cependant être nés vers l'époque dont je parle.

— Ces enfants existaient lorsque le fermier est venu s'établir ici.

— Ainsi Marie et Marinette ne figurent pas au nombre des enfants nés dans cette commune ? demanda madame de Bernay avec une émotion visible.

— Non, Madame, il n'y a que leur dernier enfant, le petit Jules, qui soit né, il y a cinq ans à peu près, à la ferme des Champeaux...

— Sans doute, mais il ne serait pas impossible que la petite fille dont je parle ait été recueillie par les époux Roger, au milieu des incidents de la bataille qui s'est livrée autour d'Orléans.

— Oh ! voilà une supposition qui est pour le moins invraisemblable.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'ils ne conserveraient point, comme leur appartenant, un enfant étranger qui viendrait diminuer l'héritage de leurs propres enfants sans aucune raison plausible de le faire...

— Qui sait ? dit madame de Bernay.

— Et d'ailleurs quel nom donner, quelle situation faire à un enfant dont on ne pourrait produire l'acte de naissance ?

— C'est vrai, mais il y a mille choses qu'on ne saurait s'expliquer, et qui n'en existent pas moins. Il suffit, après tout, monsieur, qu'un fait ne soit pas absolument impossible pour ne pas nier qu'il existe ou puisse exister.

— Ceci est de la dernière évidence.

— Eh bien, monsieur, je vais confier, non pas à vous personnellement, mais au fonctionnaire public, le motif qui m'a imposé la démarche que j'ai faite auprès de vous.

Nous avons été établis pendant quinze ans en Amérique où mon mari dirigeait une exploitation considérable.

Séparés de ma nièce qui avait perdu sa mère depuis notre départ de France, nous en recevions fréquemment des nouvelles, quand cette correspondance cessa tout à coup.

Toutes nos lettres pour s'informer d'elle restèrent sans réponse.

Notre inquiétude était d'autant plus grande qu'il nous était impossible de traverser l'Océan, pour aller nous informer d'eux. L'année dernière j'eus la douleur de perdre mon mari.

Régulant dès lors toutes mes affaires, je revins en France avec une fortune considérable que je rêvais de partager avec les enfants de ma pauvre sœur.

Mais à peine arrivée à Orléans où je les avais laissés, j'appris du même coup la mort de mon neveu qui avait pris les armes en qualité de garde mobile, et celle de ma nièce, atteinte pendant qu'elle fuyait affolée en emportant son enfant, une petite fille alors âgée de dix-huit mois.

Qu'avait pu devenir un être si fragile ?

Plusieurs personnes du pays que je dus consulter m'ont affirmé que l'enfant avait été sauvé par un homme qui fuyait avec sa famille, et qui s'était jeté courageusement à travers la bagarre pour le ramasser.

Quel était cet homme ? personne n'a pu me le dire... On supposait qu'il était des environs d'Orléans... rien de plus... Une femme qui prétendait l'avoir vu, disait qu'il avait les apparences d'un fermier.

J'ai, d'après ces renseignements, par-

couru plus de quinze villages, et je n'ai pas encore trouvé ma petite nièce, la seule parente qui me restait.

Depuis quelques jours seulement j'ai rencontré une petite fille de huit à neuf ans qui ressemble d'une manière si frappante à la fille de ma sœur, qu'il m'est impossible de ne pas croire qu'elle soit l'enfant que je cherche.

— De pareilles ressemblances sont fréquentes, et elles peuvent facilement induire en erreur.

— Oh! non, pas à ce point.

— Et à qui appartient cette petite fille?

— A la fermière dont je vous parlais tout à l'heure.

— Oui! à la fermière des Champeaux... Eh bien, il sera très-facile de vous éclairer sur ce point: Les époux Roger, avant de venir s'établir dans cette commune, ont été fermiers à X***, à cinq lieues d'Orléans. Ils s'y étaient mariés préalablement, et les deux premiers enfants issus de ce mariage n'ont pu être inscrits que sur les registres de cette commune... Si vous les y trouvez, c'est qu'ils leur appartiennent incontestablement... si l'aînée seulement se trouve inscrite sur ce registre, c'est que la seconde a été recueillie par eux le jour dont vous parlez, et qu'ils n'en sont que les parents adoptifs.

— Ce moyen est fort simple, et je vous suis très-reconnaissante de me l'avoir indiqué. Je me rendrai dès demain dans ce village, et dès mon retour ici j'aurai l'honneur de vous revoir.

Le lendemain matin, madame de Bernay prenait le chemin de fer pour poursuivre ses investigations.

GEORGES FATH

(La suite au prochain numéro.)

L'ENFANT

LA NEIGE & LE PETIT OISEAU

FABLE

Pendant un rude hiver, — la neige, sur la terre,
Comme un long voile blanc tout au loin s'étendait, —
Un oiseau gémissait dans le trou d'une pierre :
« Twit!... Twit!... » Pauvre petit! « Twit! » oh! comme
[il souffrait!]

Il avait faim. Où trouver sa pâture?
Plus de graine, de vermisseau :
On eût dit que la nature
N'était plus qu'un vaste tombeau.

Un bon petit garçon vint poser une cage
Tout auprès du trou du pauvre,
Dont il était bien inquiet;
Mais que pouvait-il davantage?

« Viens, disait-il d'une voix caressante,
« Je ne te ferai pas de mal;
« Pour apaiser ta faim pressante
« Je t'apporte un petit régal :

« Du millet, du gâteau. C'est Dieu qui te les donne.
« Ne crains pas que je t'emprisonne,
« Non, mon cher petit animal. »
Rassuré, notre oiseau descendit sur la glace :

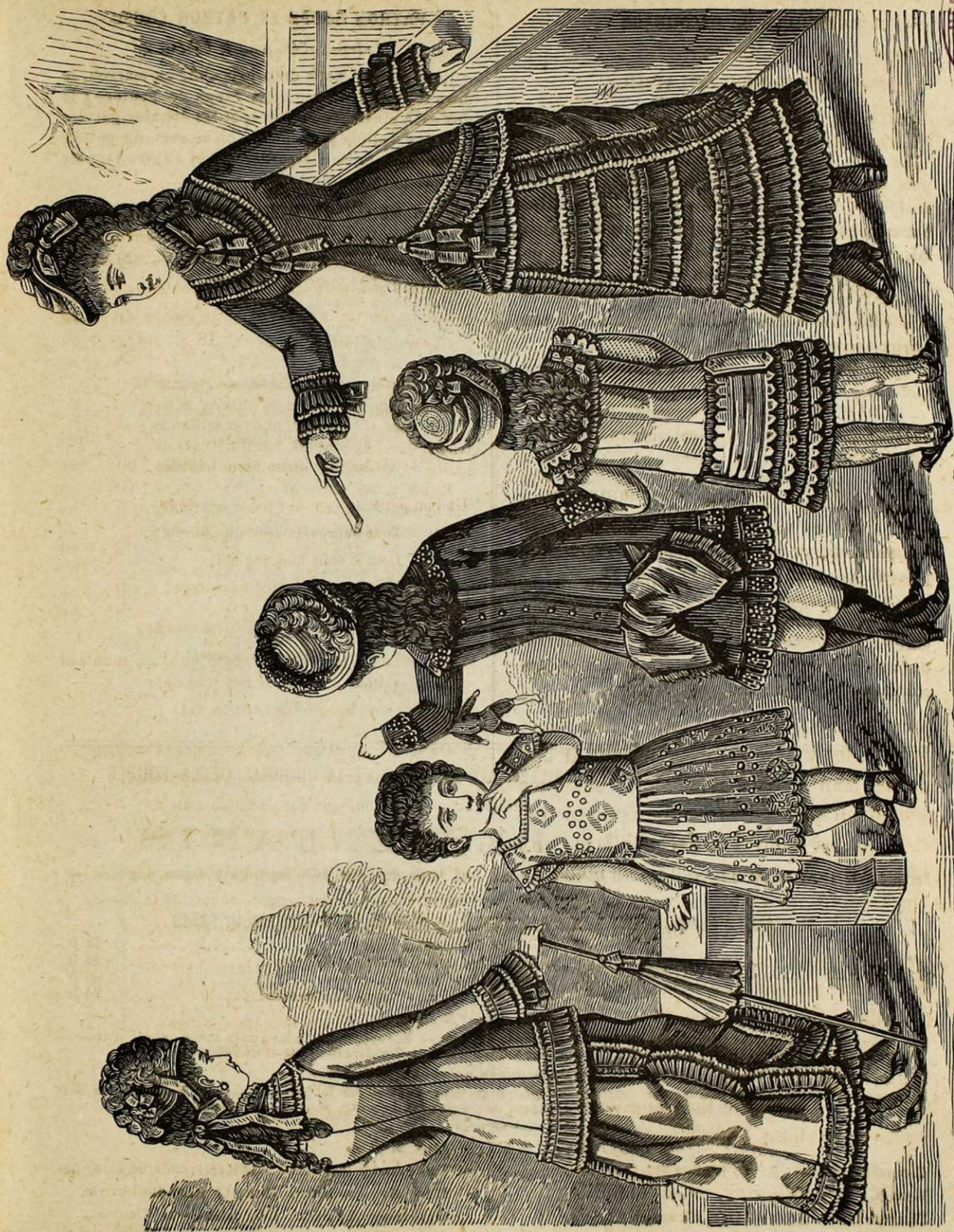
« Merci, gentil enfant, de votre charité, »
Lui dit-il, « oui, pour nous, habitants de l'espace,
« Point de bonheur sans liberté!... »

Sitôt il approche la cage,
Y fait un copieux repas,
A venir tous les jours s'engage :
Vous pensez qu'il n'y manqua pas!

Près du balcon d'Albert, à la saison nouvelle,
Un gentil musicien chantait de tout son cœur.
C'était son oiseau fidèle.

Il disait dans sa ritournelle :
« Vive! vive! mon bienfaiteur. »

CÉLESTINE DORÉ.



FEUILLE DE DÉCOUPAGE

LE TRAIN DE PLAISIR.

Première planche. — La gare du chemin de fer.

La gare doit être découpée tout d'une pièce, puis à demi repliée en long sur les deux colonnes sculptées, de façon à pouvoir placer en avant les personnages isolés. — Dans la partie du bas on laisse tout le papier blanc, que l'on replie en arrière pour servir de *tenon*, lequel papier blanc disparaît aussi en dessous avec son écriture, et l'on consolide à l'envers par du fort carton, ou mieux encore par un *tasseau* en bois.

Dans cette gare la foule se précipite! — Le buffet des rafraîchissements offre ses bons offices. — La bibliothécaire donne un guide à un vieux savant, qui semble fort l'apprécier. — Puis les billets se distribuent au guichet, et Toto traîne à la remorque son tout petit caniche, qui ne semble pas absolument persuadé de la nécessité du voyage. — Aux bagages, un grand peintre confie ses pinceaux au préposé, tandis que sa famille présente une cage et un panier précieux.

Ensuite commence la série des personnages isolés qui viennent se grouper aux abords de la gare en attendant le passage du train. Ces types de voyageurs plus ou moins fantaisistes seront continués dans le prochain numéro.

PATRON COUPÉ ET PATRON COUSU

Pardessus d'été pour le bébé n° 2.

Il se fait en petit drap gris clair ou marron, le devant recroise avec deux rangs de boutons; le dos est à plusieurs coutures, et les épaules garnies de deux collets superposés, on se sert du patron coupé pour tailler le pardessus, et l'autre sert de modèle pour l'assemblage.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée N° 4, tête et bras en biscuit, membres articulés, cheveux blonds . . .	20 fr.	»»
Paire de bas pour cette poupée. . .	»	75
Bottines à talons.	2	»»
Chapeau.	4	»»
Costume fillette	12	»»
Robe à traîne.	18	»»
Le bébé incassable N° 2, se tenant debout sur ses pieds, membres articulés, tête en biscuit, cheveux blonds frisés. Ce bébé a 45 centimètres de hauteur et coûte, sans être habillé. 30	»»	
Robe pour ce bébé.	10	»»
Chapeau.	6	»»
Souliers blancs ou bleus et chaussettes.	2	50
Le bébé incassable N° 4, sans être habillé.	40	»»
Le bébé du bébé.	8	»»

Envoyer un mandat de poste pour le montant des demandes.

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London : ASHER, 13, Bedford St., Covent's Garden.

Lyon : M^{me} PHILIPPE, 29, rue Gasparin.

Marseille : BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

Madrid : BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

Valencia (ESPAGNE) : JANINI, calle de Zaragoza.

Rio de Janeiro (BRÉSIL) : rua dos Ourives.

Buenos-Ayres : 135, calle de la Victoria.

Valparaíso et Santiago : L. TORNERO.